

Jacques Chessex

Un crime
en 1942

Extrait de *Reste avec nous*

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



L'ÉDITION ORIGINALE DE « RESTE AVEC NOUS »
A PARU EN 1967 AUX CAHIERS DE LA RENAISSANCE VAUDOISE
LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ REVUE PAR L'AUTEUR
ET AUGMENTÉE D'UN TEXTE INÉDIT : « LES CHAUMES D'AOÛT »

« RESTE AVEC NOUS »,
SOIXANTE ET UNIÈME OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE RENÉ BELAKOVSKY,
MARIE-CLAUDE GARNIER, LINE MERMOUD,
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF ET DANIELA SPRING
L'ÉDITEUR REMERCIE DE SA COLLABORATION M. BERNARD BLATTER,
DIRECTEUR-CONSERVATEUR DU MUSÉE JENISCH, À VEVEY
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : AQUARELLE DE PIERRE TAL COAT,
COLLECTION PARTICULIÈRE, © SUCCESSION PIERRE TAL COAT
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, YVERDON-LES-BAINS
PHOTOCOMPOSITION : MICHEL FREYMOND, YVERDON-LES-BAINS
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK

ISBN 2-88241-060-3

TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 1995 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

C EUX qui se rappellent ces événements souhaitent peut-être que je les relate avec précision. Je ne suis pas chroniqueur judiciaire. Je veux parler d'un crime qui a marqué ma mémoire en imposant une surcharge tragique à mon enfance payernoise, et à la couleur de la ville. Cela s'est passé en 1942. Des nazis payernois ont attiré un juif marchand de bétail dans une ferme de la rue des Moulins. Ils l'ont assommé, puis ils ont caché son corps dans une caverne au-dessus de la ville. La famille du juif a offert une forte prime à qui retrouverait le disparu. Des gosses ont signalé la cachette. Se voyant découverts, les assassins découpèrent le cadavre et cachèrent les morceaux dans des boilles qu'ils immergèrent dans le lac de Neuchâtel. Arrêtés, confondus, les coupables

avouèrent et payèrent longuement. Voilà. En quoi tout cela me concerne-t-il ?

Imaginez Payerne en 1942. Je m'en souviens parfaitement. On nous parlait d'Adolf Hitler, jusqu'à l'obsession. À la récréation, sur un air à la mode, les gamins chantaient :

*Lorsque descend le crépuscule
Hitler avec ses bombardiers
Accompagné de ses crapules
Bombarde Londres sans pitié*

et nous échangeons *Signal*, aux images violemment exaltantes, contre des points Disch et des photographies du front. L'armée était partout. Des blindés traversaient la ville. Des spahis réfugiés caracolaient en manteau kaki dans la Grand-Rue. La place d'aviation tirait presque toutes les nuits sur des avions qui traversaient le territoire. On nous avait distribué des masques à gaz, on entassait des sacs de sable devant les soupiraux des caves. Et les affiches ! Aux murs, dans les rues, une silhouette casquée mettait un doigt sur sa bouche et avertissait deux piétons en goguette : « Qui ne sait se taire nuit à son pays. » Les boulangeries affichaient : « Du vieux pain n'est jamais dur, mais point de pain, ça c'est dur. » Un garage en face du collège ouvrait les portes de ses voitures et diffusait à grand bruit les discours de Hitler : on écoutait, terrifiés et intéressés, les hurlements incompréhensibles et les ovations. On *sentait* que la

Suisse était encerclée. On sentait qu'il se passait à Payerne de curieuses choses, des réunions, des complots, et quand Hitler gueulait sur la place, toutes portes des voitures ouvertes, on savait que ces cris étaient prémonitoires. Le drame couvait en vase clos.

L'affaire Bloch a éclaté. Au lieu de se taire, comme ils auraient peut-être dû le faire, mes parents nous en ont tout dit dans les moindres détails. En fait, se fussent-ils tus, toute la ville aurait parlé pour eux. En classe déjà... J'étais assis à côté de la fille d'un des principaux inculpés. Le fils du gendarme qui avait arrêté la bande était aussi dans cette classe. Et le fils du juge qui présida le tribunal quelques mois plus tard. Et moi, fils du directeur des Écoles, j'apprenais chaque jour les progrès de l'enquête et des interrogatoires. Les prisonniers étaient enfermés au premier étage d'une maison à tour carrée et à horloge, au bout de la Grand-Rue. Au rez-de-chaussée, mon père avait son bureau. Curieusement, dans mon esprit, cette proximité l'associait au crime : un danger pesait sur lui. N'avait-il pas appris à conduire avec l'un des assassins ? Je me représentais qu'il allait payer pour une espèce de vengeance qui se préparait dans les corridors à odeur d'urine de la vieille baraque officielle. À table, d'ailleurs, mon père racontait qu'on avait attrapé le reste de la bande en installant des micros derrière les panneaux. Un des conjurés – celui qui avait frappé le marchand de bétail avec

une barre de fer – portait le même nom que ma mère. J’imaginai ces hommes découpant le cadavre à la scie, à la hache, entassant les morceaux comme du ragoût, les emportant. On nous a expliqué en classe que c’était la guerre, que M. Bloch était une victime du nazisme infernal qui avait tourné la tête de quelques honnêtes commerçants payernois. « Quand Hitler viendra, il nous tirera de là », avait dit l’un des accusés au procès. Hitler allait-il prendre la Broye ? Des copains juifs parlaient d’exode, de cachettes dans les bois. Je ne comprenais pas bien pourquoi les hitlériens s’en étaient pris à un juif. Mais ces hitlériens, je l’ai dit, c’étaient un garagiste, deux paysans, un apprenti, des *connaissances*. Une espèce de fumée noire pesait dès lors sur les rapports que j’avais avec les gens. Les juifs aussi étaient des *connaissances* ! Ils allaient à la Synagogue à Berne. Ils nous racontaient leur culte. Le juif assassiné venait de Berne. Donc eux aussi risquaient d’être coupés en morceaux. (Voyez les morceaux dans les boilles, au fond de l’eau verte pleine de bulles. Le vent souffle sur les roseaux, l’embarcation revient. Les assassins sautent à terre...) Le fils du gendarme, qui racontait trop, fut puni sévèrement, enfermé au cachot par le concierge du collège tout un samedi après-midi.

Après quelques mois, l’affaire avait pris moins de place dans les conversations, – je suppose aujourd’hui que l’évolution de la guerre contribuait à distraire les préoccupations et l’in-

quiétude. L'Allemagne cédait maintenant le terrain, le cercle de fer était brisé, Hitler cessait d'obséder les consciences. Pour moi, pourtant, le meurtre de Bloch avait définitivement épaissi et aggravé mes peurs. Il y avait un poids sur les champs, les maisons familiales, sur la ville. Ce crime, c'était la guerre *dans* Payerne. Tout devenait menaçant. Que tramaient ces gens derrière leurs murs ? On attendait mon père dans le corridor noir de son bureau, on l'assommait à coups de gourdin. (C'est curieux, dans mes songeries, je m'effrayais pour mon père, toujours menacé, toujours attaqué. Ma mère au contraire représentait la stabilité, la durée, une obstination terrienne et longue. Mon père était une force intelligente, violente et en danger. Couleur flamme. Ma mère une prairie. Couleur vert sombre.)

Quels détours devais-je faire pour éviter certaines figures ! Elles s'imposaient d'autant plus vivement à mon imagination qu'elles avaient disparu de mon chemin. Les bourreaux guettaient. Leur regard voyait jusqu'au fond de nous. Il fallait être renard pour leur échapper. Les fuir dans les labyrinthes des forêts impénétrables gardées par les rêves, l'effroi, les mystérieux accords avec la nuit et les arbres. Qui marche dans le vert ? Je reconnais ce pas. Il est bénéfique. La nuit cède. Mais là sont les ennemis et les tueurs. Un couvercle pèse sur la ville, l'enferme, l'isole. Un regard distrait révèle des rues ensoleillées, une place de foire où l'on attache les bestiaux au licou,

une place de marché gaie où s'entassent les salades, les paniers de fruits, les viandes, les corbeilles d'œufs. Mais à mes yeux, à mes oreilles, le couvercle invisible pèse. Dans l'espace menacé tout a acquis un sens tragique: plus jamais le marché ne sera innocent comme il l'était auparavant. Aucun magasin, aucun cercle n'échappe à la malédiction. Le meurtre de Bloch a sali l'air. Il a étendu sur la vie entière une couche de suie que je vois trop bien, si les autres semblent désormais l'ignorer. Maintenant, je sais que la ville est *culpable*. Ce n'est pas une notion morale! C'est autre chose. C'est un danger qu'elle représente. J'ai peur. Il y a du soleil, ou il pleut, ou c'est l'automne rouge et jaune, qu'importe. Je ressens une sorte de tristesse qui ne me quittera plus tant que nous vivrons dans la Broye.

Je fais la part des choses. J'allais avoir neuf ans. J'ai ressenti le crime, et l'atmosphère où il s'est produit, comme une effrayante malédiction. Mais si j'y songe aujourd'hui, je ressens le même effroi, auquel s'ajoute un étonnement extrême. Comment se fait-il qu'on ait tué pour Adolf Hitler dans cette grasse ville sensée jusqu'au cynisme? Comment le nazisme a-t-il pénétré au domaine madré des marchands de tabac et de cochons? J'imagine Payerne aux mains d'un garagiste botté. Les tibias croisés ornent la casquette des ratés qu'il galvanise. Le bataillon noir aboie et agit. La Kommandantur s'est installée au Tribunal où les lions burgondes ont fait place

à des aigles de fer. La croix gammée flotte sur l'Abbatiale. On ratisse les rues, on bouscule les notaires et les pédagogues, on fusille à la Riollaz. Hitler emporte Stalingrad. Il avance sur tous les fronts. La Suisse ne fait qu'une bouchée. Le petit marchand de benzine devient Eichmann, ses acolytes dirigent l'épuration. Au lieu d'aller à Bochuz, certain pasteur mystico-obscurantiste est fait docteur honoris causa de l'Université de Nuremberg. On pend Ramuz, et Charles-Albert Cingria meurt dans un camp de travail où l'a envoyé un fonctionnaire personnellement ennemi des esthètes décadents et parasites.

Payerne a repris sa vraie figure riche et solide. La maison à tour carrée où étaient enfermés les conjurés, pendant les interrogatoires, a été démolie il y a quatre ou cinq ans. Le bureau de mon père n'existe plus que dans mon souvenir. Mais l'Abbatiale, la place du Marché, la place de la Foire fixent l'image belle et abondante de la ville aux rues lumineuses. Les conjurés sont sortis du pénitencier. J'en ai rencontré un, vieilli, fuyant. Un autre, ivre, monologuant, priait, bavait à la terrasse d'un café. J'ai essayé si souvent de mesurer le temps au temps de leur détention ! Quand j'ai eu dix ans, j'ai compté : deux fois cet âge plus cinq ans. C'est le temps qu'ils resteront enfermés. Bien plus tard, j'ai su qu'il y avait eu des remises de peine. Tout s'oubliera. Les pigeons sautillent, hochent la tête, sautillent encore entre les corbeilles de cerises et les autos. Les cafés sont pleins

de monde. Les maçons-entrepreneurs aux noms italiens signent du papier timbré à la Vente communale et dressent, parmi les pommiers, des villas orangées pour les capitaines zurichoïses de la nouvelle place d'aviation. La DCA fera des exercices de nuit et les projecteurs blancs balaieront les bois. Il y aura des fêtes lourdaudes, des commémorations, des cortèges historiques ordonnés par un licencié du collège, des réunions d'écrivains vaudois chargés de distinctions d'académies provençales, et la Société des études latines tiendra séance annuelle au Tribunal avant de goûter le vin officiel au Vendo. On sera gai et nostalgique. On parlera de la Reine Berthe et du général Jomini, qui fut le complice de Napoléon et l'inspirateur du tsar. L'été entrera par bouffées dans la salle des banquets du Buffet de la Gare. Il y aura le crime comme une fumée ou comme une patine sur les choses. Qui la verra ? On entend les grillons entre les passages des trains ; le vent vous tombe sur le dos ; le soir est violet sur les collines où se taisent les forêts serrées et noires.